



DÉLICE PALOMA

UN FILM DE
NADIR MOKNÈCHE

SUNDAY MORNING PRODUCTIONS
présente

**BIYOUNA
AYLIN PRANDI**

**NADIA KACI
DANIEL LUNDH**

DÉLICE PALOMA

**UN FILM DE
NADIR MOHNECHE**

► SORTIE LE 11 JUILLET 2007



35mm • Couleur • 1.85 • Dolby SRD • 2h14 • Visa 111 242

*Photos téléchargeables sur www.filmsdulosange.fr
www.delicepaloma-lefilm.com*

PRESSE
ANDRÉ PAUL RICCI / TONY ARNOUX
6 Place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20

DISTRIBUTION
LES FILMS DU LOSANGE
22, avenue Pierre 1er de Serbie - 75016 PARIS
Tél : 01 44 43 87 15/16/17



SYNOPSIS



Vous avez besoin d'un permis de construire ? Vous êtes seul un soir ? Appelez la bienfaitrice nationale, Mme Aldjéria : elle vous arrange ça. Celle qui s'est donné le nom du pays ne recule devant aucune combine pour survivre dans l'Algérie d'aujourd'hui. Pour peu qu'elles soient jolies et peu scrupuleuses, ses recrues peuvent faire carrière. La dernière, Paloma, fait grand effet, en particulier sur Riyad, le fils de Mme Aldjéria. Le rachat des Thermes de Caracalla, le rêve qui devait permettre au clan d'Aldjéria de changer de vie, sera l'affaire de trop.



ENTRETIEN AVEC NADIR MOKNÈCHE



Tewfik Hakem : On sortant de *Délice Paloma*, j'ai envie de dire qu'on se croirait dans *La Dolce Vita* : on roule en SUV, on s'habille en Chanel, on flambe dans les cabarets en buvant du champagne, on danse dans des cinémas, on déjeune sous une pergola, on déguste des sorbets au jasmin, on fait de l'esprit, on se prend pour un détective privé, on joue à la call-girl. Mais comme dans *La Dolce Vita*, il y a des lendemains qui déchantent. On ne sait plus, après ce voyage de deux heures dix à travers l'Alger actuel, si tout est bien qui finit mal ou tout est mal qui finit bien ?

Nadir Moknèche : On peut dire les deux, mais comme je ne suis pas un adepte du mani-chéisme, je ne parlerai ni de bien, ni de mal. *La Dolce Vita* de Fellini évoque une bourgeoisie décadente. *Délice Paloma* brosse le portrait d'un « petit peuple » qui, pour s'en sortir, imite des comportements qui ne sont pas les siens. C'est l'histoire d'une femme en quête d'ascension sociale dans un pays en pleine mutation. Zineb Agha, alias Madame Algérie part avec quelques handicaps : c'est une femme seule, dans la cinquantaine, d'origine modeste, un fils issu d'un père inconnu... Pour survivre, elle



a forcément fait un peu de tout, jusqu'à vendre « un peu d'amour pour alléger la solitude de certains hommes ». Comment vivre, s'en sortir dans un univers de combines, de bouts de ficelles, un pays de passe-droits et de chipa (*pot de vin*) ?

T.H. : C'est aussi une société bouleversée, en recherche d'elle-même, sous influences multiples et souvent contradictoires, avec le passage difficile d'une économie socialiste à une économie de marché, après une guerre civile de dix ans qui finit de faire voler en éclats tous les mythes fédérateurs : socialisme, panarabisme, nationalisme et même l'islamisme ! Il y a une scène du film qui résume ce profond

changement, comme un témoignage fidèle de l'Algérie d'aujourd'hui, c'est la séquence des enchères au cabaret « Le Miami ».

N.M. : C'est vrai que cette séquence s'inscrit totalement dans notre époque. Elle a été filmée comme un documentaire. C'est une scène qui sort directement d'un cabaret algérois de 2006. Je savais que dans les campagnes, on pratiquait des joutes poétiques et des injures rituelles, mais je n'imaginai pas ce détournement. Quand j'ai vu la première fois Cheb Rafik (le chanteur) haranguant sans aucun tabou les clients, j'ai été frappé par l'énergie, la verve, jusqu'à cette manière vindicative d'un prêcheur religieux. Et ces types qui exhibent, brûlent tant d'argent, juste pour le plaisir d'entendre une chanson ou de railler quelqu'un, alors que dehors d'autres sont dans le dénuement le plus total. On raconte que dans les années 90, un homme qui avait échappé à des islamistes lors

d'un faux barrage s'était promis que s'il arrivait à bon port à son cabaret, il ferait don de sa BMW. Et c'est ce qu'il a fait.

LE FACE À FACE MME ALDJÉRIA/ PALOMA

T.H. : Parlons-en ! Si les Algériens sont tous marqués par les traumatismes des années 90, les protagonistes de *Délice Paloma* veulent à tout prix les oublier. Et chacun essaye avec ses moyens de s'adapter. L'argent est maître !

N.M. : L'argent devient le nerf de la guerre parce qu'on ignore de quoi demain sera fait. Il faut donc gagner de l'argent rapidement. Alors on fait « des affaires » dans une économie basée essentiellement sur l'import, la rente



pétrolière et tout un secteur de « bazar ». Au Miami, toute « la nouvelle économie » est là, y compris les prostitué(e)s et les Chinois... Mr Zhang représente ce changement, cette fascination des Algériens, par les succès économiques de la Chine. On raconte qu'il y aurait 40 000 Chinois en Algérie, essentiellement dans le bâtiment. L'exemple le plus symbolique est la construction du Sheraton d'Alger, sous-traitée à une entreprise chinoise qui a ramené sa propre main d'œuvre.

T.H. : Il y a l'argent et la manipulation. Chacun manipule l'autre. Paloma est manipulée par Aldjéria, qui sera à son tour manipulée par l'ancien ministre des Droits de l'Homme et de la Solidarité Nationale. Tout un symbole !

N.M. : *Délice Paloma*, c'est d'abord la jeunesse, l'ingénuité, face à l'endurcissement, au cynisme.

Dans une société corrompue, Mme Aldjéria, qui s'est donnée le nom du pays, a choisi d'être « intermédiaire ». Une place qui lui permet de se dire « bienfaitrice nationale ». Lorsque Mme Aldjéria rencontre Rachida, elle est envoûtée par sa beauté d'abord, mais surtout par sa liberté et son innocence. Elle va jusqu'à la rebaptiser Paloma, du latin Palumba (colombe), et la présenter à son fils. Lui qui n'aime que les oiseaux.

T.H. : Est-ce que tu veux dire par là que Mme Aldjéria a des remords, qu'elle n'est pas complètement cynique ?

N.M. : J'espère bien pour elle. Lors de la rencontre avec Paloma, Aldjéria prend conscience que sa propre corruption n'a pas encore étouffé en elle l'autre femme, celle qu'elle aurait pu être dans une société plus digne et plus

juste. Elle veut changer de vie. Et son rêve est un rêve de petite fille. Retrouver les bains de son enfance.

T.H. : N'empêche qu'elle veut garder tout le monde sous sa coupe, les enfermer dans le frigidarium des Thermes de Caracalla. Elle a ses tendances impériales.

N.M. : L'empereur Caracalla est quand même celui qui a octroyé la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire ! Mme Aldjéria est le personnage narrateur du film, elle ne va pas se mentir à elle-même. La voix-off nous fait entrer dans son intimité la plus secrète. Témoin de cela, le rêve cauchemardesque : les thermes transformés en bazar. Si ce n'était que pour garder tout le monde avec elle, une superette ferait l'affaire. Je prends cet exemple parce que c'est le désir de beaucoup d'Algériens d'ouvrir des supermarchés ou des centres commerciaux. Non, elle veut faire un retour aux sources, se laver de tout. Même quand elle sait qu'elle a tout perdu, elle rêve de son fils avec Paloma, des enfants, dans un train qui traverse l'Italie. Elle se voit au bar du train. De cette vision se dégage une atmosphère paisible, la paix avec soi-même. Ce n'est sûrement pas une mère névrosée et tyrannique.

T.H. : C'est pour cette raison que tu as opté pour ce style de narration, cette construction faite d'allers-retours permanents entre passé et présent ?

N.M. : C'est pour donner une conscience au personnage d'Aldjéria. Au moment présent, après



sa sortie de prison, elle perçoit sa propre existence. Elle « fait le point » comme on dit, et du coup on découvre son immense humanité.

L'IMAGE QU'ON SE FAIT DE L'ALGÉRIE

T.H. : Et sa force incroyable ! En Occident, on a du mal à imaginer qu'une femme affranchie comme Mme Aldjéria puisse avoir une place dans une société arabo-musulmane. Une femme algérienne, on l'imagine plutôt battue que battante. Et puis tout cet alcool !

N.M. : Il coule à flot comme dans les contes des Mille et une nuits. Je ne raconte pas d'histoires édifiantes wahhabistes. Et Dieu merci, je ne suis pas encore financé par les pétrodollars. L'Islam ne se résume pas uniquement à

des interdictions ou à un Dieu vengeur. Sur mille ans de civilisation, on n'a pas fait que chercher à savoir si le caviar était licite ou illicite, s'il faut dormir sur le dos ou sur le ventre. En Occident, on s'imagine beaucoup de choses sur ce fameux monde arabo-musulman. Avec un peu de bon sens, on voit bien que toutes les sociétés humaines fonctionnent de la même manière. Même si aujourd'hui, il y a confusion de repères, l'Algérie reste une société traditionnelle, croyante et superstitieuse, où chacun a une place. Mme Aldjéria a forcément sa place, en marge certes, mais une place quand même. La question, c'est de savoir si on peut en changer, et comment ?

T.H. : Comment peux-tu expliquer qu'en France, malgré la proximité, on semble surpris par cette image que tu donnes de l'Algérie. Dans *Délice Paloma* encore plus que dans les films précédents. Un tournage entièrement en Algérie, de superbes

paysages méditerranéens, ces champs de vigne que traverse Paloma, ce mausolée des premiers siècles, ces ruines romaines, et puis surtout cette mosaïque de personnages universels.

N.M. : Les personnages autonomes et complexes tendent à réduire la frontière entre le « nous » et le « vous » et déçoivent les attentes de stéréotypes manichéens. Parfois on se demande si la perception de l'altérité culturelle n'en est pas restée fondamentalement à l'image des masses grouillantes des souks orientaux. Il reste qu'en France, il existe plusieurs mémoires algériennes, et des mémoires blessées. Voir l'Algérie comme un pays normal, un pays comme un autre, peut prendre un peu de temps. Les Algériens eux-mêmes ont souvent du mal à accepter leur image, à dévoiler leur intimité, plus par honte que par pudeur. Comme le dit si bien un adage algérois : « *notre maison protège nos vices.* »

T.H. : Magnifique maison ! Un Alger qu'on voit de loin, de près, d'en haut, d'en bas, sur plan... Moi qui connais bien la ville, il reste un endroit que je n'arrive pas à situer. C'est le lieu de la rencontre de Riyad et de Baya avec le «Passeur». On a le sentiment de se trouver dans un bateau en mer, face à la ville.

N.M. : En arabe on appelle cet endroit le *myzwar*, à cause du musoir. C'est l'ancienne piscine du R.U.A. (*Racing Universitaire d'Algérie*). Piscine aménagée dans le port, construite sur une jetée. Pour y aller, il faut emprunter une barque. C'est là que Visconti a filmé la rencontre

de Meursault (*Marcello Mastroianni*) et Marie (*Anna Karina*) dans *L'Étranger* (1967). On a une vue imprenable sur Alger. On peut même apercevoir l'immeuble Lafayette où se trouvent l'appartement et le bureau de Mme Aldjéria.



ENQUÊTRICE, MAQUERELLE, BIENFAITRICE NATIONALE

T.H. : Quelle est l'idée de départ du film ?

N.M. : De mon désir de propulser une fois de plus Biyouna dans l'univers urbain d'Alger. On se fréquente depuis 1999, on a fait deux films ensemble, c'est dire qu'on se connaît bien. Dans la vie, Biyouna est une véritable icône populaire, qui garde le courage et l'irrévérence de ses débuts. Elle m'a fait découvrir et même plonger dans le milieu interlope d'Alger. Tradi-



tionnellement, il existe dans la société algérienne des personnes qui s'occupent de faire des enquêtes de mœurs pour le compte des familles voulant marier leur fils ou leur fille. A Rome ou Naples ce type d'« enquêteur » s'affiche en quadrichromie dans les Pages Jaunes, mais en Algérie cela n'a rien d'officiel : pas de bureau, pas de TVA ! Il y en a d'autres, plus « modernes », qu'on sollicite pour régler des problèmes, faire agir le piston qui manque dans une affaire, l'indispensable passe-droit. Le travail de fiction débute à partir de la réunion de ces deux types de « personnages ». Et pour stimuler mon imagination, je me mets à penser à une marraine Sicilienne. Durant les répétitions, Biyouna a imprimé de sa personnalité, de sa nature, de son tempérament, le rôle d'Aldjéria, et lui a donné l'humour cruel et réaliste du petit peuple d'Alger.

T.H. : Qui dit marraine, dit mafia. Dans la presse algérienne, on utilise souvent l'expression « la mafia politico-financière », pour désigner les forces occultes qui présideraient aux destinées de cette société frappée par la corruption. Tu as pensé à ça ?
N.M. : Je crois que c'est après l'assassinat du président Boudiaf en 1992, que cette expression a été lancée. On se plaint de la corruption, mais presque tout le monde est corrompu. Chacun veut se sentir supérieur à l'autre en exerçant son passe-droit. La mafia fait rêver les Algériens. J'ai récemment entendu une chanson d'un rappeur algérois qui rêve d'aller à Naples, de devenir camorriste et d'épouser une chinoise. Beau programme !



LE FACE À FACE SHÉHÉRAZADE/ PALOMA

T.H. : Les affaires d'Aldjéria sont bien réelles : Mme Bellil et l'affaire de l'Alhambra, La Fleur du Jour, jusqu'à la prostitution. Sur le coup, on ne se rend pas vraiment compte de la dureté du film, c'est en sortant que l'on se dit que Shéhérazade n'a pas d'autre choix que celui d'épouser un barbu, de prendre le voile. Encore une fois, c'est Nadia Kaci, ton autre actrice fétiche, qui se retrouve dans le rôle de la prostituée, pudiquement appelée collaboratrice. Une putain magnifiée !

N.M. : C'est Nadia Kaci qui est magnifique. Il y avait le désir de retrouver sa beauté botticellienne sous un soleil d'été, de la faire déambuler

dans les rues d'Alger. Elle qui est si algéroise avec ce côté populaire et en même temps aristocratique. Dans la société algérienne, on n'appelle jamais un chat, un chat. On parle d'escorte, jamais de prostitution. Shéhérazade est un des résultats de l'échec de l'émancipation des femmes. Pour une femme, quelque soit son niveau intellectuel, le mariage reste l'unique projet d'avenir. Point de salut en dehors du mariage. Baya, l'autre « collaboratrice », pense que la solution est de partir en Espagne. Shéhérazade n'a ni la force, ni la détermination de Baya ou de Mme Aldjéria. On peut aussi parfaitement comprendre qu'elle veuille changer de vie, son désir de maternité. L'irruption de Paloma va l'écorcher, lui rappeler son âge, sa condition. En plus, elle ressent cela comme une infidélité. Aldjéria qui se prend une jeune fille. Alors, devant cette fontaine qui affranchit de toute condition temporelle, Shéhérazade fait un vœu. Le choix pour le barbu se fait natu-

rellement. C'est un choix radical, mais je ne crois pas qu'il y en ait d'autres. De la putain, à la maman, à la sainte.

T.H. : L'Islamiste n'est pas le pire des salauds. Loin de là, il est même sympathique quand il rencontre Shéhérazade.

N.M. : Je ne crois pas qu'il y ait vraiment de salaud dans le film. Même M. Benbaba peut paraître touchant. En ce qui concerne Bilal, le mari de Shéhérazade, on ne va pas se mettre à instrumentaliser les personnages, les diaboliser sous prétexte qu'ils sont islamistes, ou les glorifier sous prétexte qu'ils sont victimes. Ça n'a jamais donné des bons films. Je ne dis pas que c'est toujours facile d'échapper aux poncifs et aux clichés. Mais, il ne faudrait pas que le Barbu remplace le personnage de l'Arabe antipathique, ou le Perse « barbare », qu'on a vu dans un récent film. Le mari de Shéhérazade est un individu comme les autres. Maintenant, il faudrait voir pourquoi il a fait ce choix radical. C'est un sujet de film en soi. Ce qu'on peut dire, c'est que s'infliger un tel mode de vie est une violence contre soi, et sûrement pas un retour aux sources. Et très souvent cette violence se retourne contre les autres.





T.H. : Paloma, elle, a subi aussi bien la violence de sa famille que celle des terroristes islamistes. Et, c'est peut-être le seul personnage, avec Mina, la sœur de Mme Aldjéria, qui n'a pas de projet. Elle ne cherche pas de moyens pour « arriver ».

N.M. : Etant sourde et muette, Mina dépendra toujours du bon vouloir des autres. Paloma ne connaît pas la vie, mais elle la vit avec énergie, grâce et simplicité. Elle connaît la violence, la véritable violence. Elle habite dans une maison isolée à Tipaza, région qui, jusqu'en 2001, était pratiquement sous contrôle terroriste. Elle a de la compassion, de la tendresse, de l'humanité, elle ne se plaint pas, chose rare en Algérie, où tout le monde blâme tout le monde, où chacun met la faute sur l'autre.

T.H. : N'empêche qu'elle accepte l'argent que lui propose Aldjéria.

N.M. : Qu'elle redonne aussitôt à sa sœur. Sa liberté lui permet toutes les transgressions, et son innocence radicale la rend inaccessible, exigeante. Une exigence qu'elle reporte sur celui qu'elle veut aimer, Riyad.

"J'AI PEUR QU'IL SOIT AMOUREUX CELUI-LÀ !"

T.H. : Pourtant durant tout le film, on se pose la question : Riyad est-il capable d'aimer ?

N.M. : Aimer ! Mais c'est la seule chose dont il soit capable. Aimer les oiseaux, aimer les putains de sa mère, aimer un père imaginaire qui est sensé vivre au-delà de la mer. Aimer est la seule chose qu'on laisse faire à Riyad : mais on ne vit pas que d'amour, il faut au moins aussi de l'eau fraîche, et on ne le laisse même pas avoir soif. On dit : « que demander d'autre quand on a l'amour ? ». Mais la vie simplement, avec toutes ses aspérités passionnantes. Dans une société bloquée, il y a une première couche de gens qui s'en sortent, comme Aldjéria, mais la liberté qu'ils conquièrent se fait au détriment d'une deuxième couche de gens qui sont eux doublement écrasés. Riyad ne peut que disparaître.

T.H. : On a donc bien là une mère possessive ?

N.M. : Je n'ai pas dit le contraire. J'ai juste dit qu'Aldjéria n'était pas une mère tyrannique et névrosée.

T.H. : La scène la plus troublante du film est celle où Mme Aldjéria voit son « business de prostitution » se retourner contre elle. Au lieu qu'on demande « une fille » comme cela se fait habituellement, on exige « son fils ». Elle est perdue notre





marraine, accablée, elle ne trouve plus ses mots. Elle erre dans les jardins et on comprend que c'est le début de la fin...

N.M. : C'est peut-être là qu'elle se dévoile totalement. « Tu n'es pas à ça près ! » réplique Maître Djaffar. Et bien si, Mme Aldjéria n'est pas prête à « vendre » son fils. Dans *Délice Paloma*, on rêve aussi de maternité : Shéhérazade en premier. Mme Bellil, dont le mari a été incapable de lui faire un enfant. Et la femme de l'ancien ministre, qui a « toujours rêvé d'avoir un garçon. ». La Fleur du Jour est tenue par une mère et son fils.

FAIRE SON CINÉMA AVEC LES FEMMES

T.H. : Parlons de tes femmes au cinéma ! Le plus souvent, on te qualifie d'Almodóvar algérien, mais Mme Aldjéria pourrait sortir d'une pièce de Tennessee Williams, déambulant dans une nuit d'été avec son peignoir en satin, se servant un verre de whisky avant de monter à la terrasse pour prendre amoureuxment son fils dans ses bras. Dans son bureau, elle est un Mike Hammer qui tente d'embobiner ces clients. Pour les dialogues, c'est la tradition du cinéma français : « Il ne faut jamais boire seul, qui boit seul trinque avec le diable. » On imagine bien Arletty disant ça. La situation, les personnages, le climat, la lumière rappellent plutôt le cinéma italien avec des références à la peinture et à une



culture catholique. Et moi, j'étendrai au cinéma égyptien et même indien avec le travelling coup de foudre *Paloma / Riyad*. Avec ce troisième film, un style s'affirme, et une question se pose. Quel est ton parcours ? Tes références cinématographiques ?

N.M. : Mon premier film, je devais avoir à peine cinq ans, c'était avec mon oncle, un western dans un cinéma de quartier à Belcourt. J'ai dormi tout le long. Je ne me souviens que de la salle, de l'écran... À l'âge de l'école buissonnière, j'allais voir un peu de tout. Je me souviens avoir acheté des places au marché noir, tellement il y avait du monde, pour aller voir *Adieu ma Jolie*. Jusqu'au début des années 80, il y avait encore pas mal de salles à Alger. Les films étaient uniquement en version française. C'est en arrivant à Paris, que j'ai découvert la version originale et le cinéma dans sa profusion.

T.H. : Tu n'es pas venu à Paris pour faire du cinéma ?

N.M. : Je voulais partir de la maison, voir ailleurs. Et pour un Algérien, le premier ailleurs reste l'ancienne métropole. J'ai fait quelques

années de droit à la faculté de Malakoff, et puis j'ai fini par prendre des cours de théâtre, d'abord dans une école privée, puis à l'école du théâtre national de Chaillot. Et pour sortir de la relation passionnelle du couple franco-algérien, je suis allé à Londres, puis New York, pour suivre deux ans de cours de cinéma à l'université (*The New School for Social Research*). L'Italie, où je séjourne régulièrement depuis une quinzaine d'années, est une influence importante aussi, source d'une fascination pour la Renaissance et l'Antiquité.

UN FILM FRANÇAIS OU ALGÉRIEN ?

T.H. : Ce parcours fait de toi un outsider, tenu par aucune tradition ou style, un être relativement libre. Et justement, c'est ce qui t'avait été reproché par certains critiques algériens : par exemple de filmer des histoires algériennes en français. Personnellement, j'aurais aimé entendre plus de ce savoureux dialecte, ce francarabe qu'on entend dans la bouche du chauffeur de taxi ou de Shéhérazade.

N.M. : Tu fais référence à la conférence de presse qui a eu lieu à Alger lors de la sortie de *Viva Laldjérie* en avril 2004. Ce qui est paradoxal, c'est que ce reproche de tourner en français vient le plus souvent de journalistes francophones. Il est naturel pour moi d'écrire dans cette langue. J'ai appris le Français à l'école algérienne avec des professeurs algé-



riens. Il y a 16 millions d'Algériens qui parlent français, près de 50% de la population. Le français est aussi notre langue. Ce qu'on perd en authenticité en écrivant les dialogues en français, on le gagne en subtilité et en richesse de vocabulaire.

T.H. : Cela peut prêter à confusion pour un spectateur complètement étranger à cette histoire, d'autant plus que tes films sont financés en France. *Délice Paloma* est un film français ou algérien ?

N.M. : L'ironie du sort, c'est qu'après les indépendances des pays du Maghreb, Paris est devenu leur capitale culturelle. Pas seulement dans la production cinématographique, mais aussi dans l'édition, la recherche... Mes films

me ressemblent, et ressemblent à beaucoup d'entre nous qui sont le fruit de cette histoire franco-algérienne, histoire douloureuse certes, mais c'est notre histoire. Quand tu es à Alger et que tu vas dans une boulangerie pour acheter une baguette ou un mille-feuille, tu ne te poses pas la question de savoir si c'est français ou algérien. Il ne faudrait pas qu'un jour, on veuille arracher les figuiers parce qu'ils auraient été introduits par les phéniciens.

T.H. : Tu ne peux pas ne pas prendre en compte la fragilité de l'identité algérienne et la volonté de la reconstruire. L'Algérie a subi, par exemple, plusieurs réformes de l'enseignement. Depuis 1981, le français est enseigné comme une langue étrangère,

et l'Algérie ne fait pas partie de la francophonie institutionnelle.

N.M. : Les Grecs, en se forçant d'effacer toute empreinte turque, n'ont pas pour autant ressuscité Platon. Ce que je sais, c'est que l'Algérie souffre aujourd'hui de l'échec des tentatives de création autoritaire d'une identité nationale, et que les premières victimes, c'est bien nous.

LE CASTING EST UN HOMMAGE AUX BÂTARDS ?

T.H. : Tu as parlé de pénurie d'acteurs en Algérie. Comment s'est déroulé le casting ? Je sais qu'il a eu des annonces partout, dans plusieurs quotidiens arabophones et francophones.

N.M. : On a vu plus de mille personnes en casting à Alger. La majorité ne sont pas acteurs. Il y a par contre des personnalités particulières, des présences fortes, a qui l'on a attribué des rôles comme celui de Baya, du Passeur, Sarah la réceptionniste... Et qui donnent des personnages quasi-documentaires, reflétant l'Algérie d'aujourd'hui. Il y a eu des gens d'une très grande générosité, comme en témoigne la touchante interprétation de Hafsa Koudil du personnage de Mme Bellil. Aussi quelques acteurs connus : Ahmed Benaïssa (M. Bellil). Pour les rôles de Riyad et Paloma, qui nécessitent une interprétation, qui demandent une évolution du personnage, il a fallu chercher ailleurs.

T.H. : J'ai appris au sujet de Nadia Kaci, qu'en France on ne lui donnait jamais de rôles d'Algérienne parce qu'elle est trop blanche. Elle ne peut pas non plus jouer une française, puisqu'elle est algérienne. Dans *Délice Paloma*, Riyad est interprété par un Maroc-Suédois, Paloma par une Argentine. Il y aussi des acteurs français comme Attica Guedj, Victor Haim. Tu ne sembles pas t'embarrasser de ce type de considérations.

N.M. : Moi, je fais de Nadia Kaci une rousse, et comme j'aime *Les Demoiselles de Rochefort*, j'accroche son côté Françoise Dorléac. Comme Paradjanov, je profite de la mosaïque humaine que m'offre mon Caucase à moi. Un Algérien ne se résume pas à une couleur de peau. C'est une énergie, une gestuelle, un regard. Daniel Lundh a parfaitement réussi à adopter cette démarche traînante, indolente d'un jeune algérois. La manière d'Aylin Prandi de veiller sur « sa petite fleur » est très fidèle à celle d'une jeune fille de Tipaza, sans parler de sa danse orientale. Il faut juste se donner la peine de s'installer à une terrasse de café algérois, par exemple, et d'observer les gens déambuler.

T.H. : Tu parles de Caucase et on sait que les Janissaires, ces soldats esclaves ottomans qui ont gouverné l'Algérie à partir du XVI^e siècle, viennent en majorité de cette région du monde. Plusieurs personnages sont liés à l'histoire algérienne : Paloma habite face à un mausolée maure du IV^e siècle. Mme Bellil s'accroche à L'Alhambra,

« son palais arabe ». Les patrons de La Fleur du Jour veillent jalousement sur leur héritage colonial. Mais, parlons d'abord de Riyad et de son père inconnu. La seule chose qu'on sait, c'est qu'il est Italien. Mme Aldjéria s'adresse à la caméra pour nous le dire. Elle-même serait une descendante de Janissaires. Ta manière d'aborder la question de l'identité en Algérie, c'est de rendre un hommage aux bâtards ?

N.M. : C'est une manière de faire un peu d'histoire. C'est surtout une formidable énergie que veut insuffler Mme Aldjéria à son fils. Quoi de plus valorisant que de savoir que des esclaves, et donc des bâtards, ont été à la tête d'un immense empire. Si inconsciemment Mme Aldjéria rêve de porter la couronne de Caracalla, elle se comporte en réalité comme un Janissaire. Le fonctionnement de la maison est proche de celui d'une caserne. La manière d'enlever Paloma à sa famille, de la faire entrer dans le clan... On est dans la culture du corps de cette garde prétorienne de l'Empire Ottoman. C'est l'amour qui va précipiter la chute. Enfreindre une des règles de l'ordre : le célibat.

LES GUERRES D'ALGÈRE

T.H. : Pour un soldat, Mme Aldjéria n'est pas tout à fait courageuse face à cette femme qui vient lui demander de retrouver son fils disparu. La guerre civile ressurgit dans le film à travers cette mère. Il y aurait eu en Algérie 20 000 disparus selon



la Ligue des Droits de l'Homme.

N.M. : En détournant le regard, Mme Aldjéria veut oublier. Oublier, pas parce qu'elle ne se sent pas concernée : elle possède la liste des associations des droits de l'homme. Oublier, parce qu'elle sait qu'elle est impuissante. Et c'est cette impuissance qu'on perçoit dans ses yeux.

T.H. : Mais pourquoi la mère d'un disparu ?

N.M. : Il m'est souvent arrivé de croiser ces femmes devant l'Observatoire Algérien des Droits de l'Homme. Tant qu'il reste une mémoire vivante, un disparu n'est pas tout à fait mort tant que le corps n'a pas été retrouvé.

Quelques mois avant le tournage, je suis allé rendre visite à mon vieil oncle qui était au seuil de la mort. La seule chose dont il m'a parlé, et pour la première fois, c'était de vouloir retrouver la tombe de son père, mon grand-père. Pendant la guerre d'Algérie, mon grand-père paternel avait été arrêté et conduit dans un camp d'internement. On ne l'a jamais plus revu. On connaît maintenant les pratiques de l'armée française en Algérie. Après son exécution, s'il n'a pas été donné aux chacals, il aura été au mieux enterré dans une fosse commune. On croyait que cet événement était passé, oublié. Non, ça revient plus de 40 ans après.



LE RÊVE ALGÉRIEN

T.H. : Mme Aldjéria a payé sa dette envers la société par trois ans de prison. Mais ce qui est terrible, c'est qu'elle a subi aussi la vengeance populaire, celle des voisins. Si tu parles d'une société plus digne et plus juste, est-ce qu'on n'appellerait pas ça le rêve européen de Mme Aldjéria : ce train

qui traverse l'Italie. Donc le rêve de l'Algérien que tu es ?

N.M. : Si je suis venu à Paris, ce n'est pas parce que j'avais faim. Ce n'est ni la misère, ni la guerre, qui a fait que j'ai choisi l'Europe. C'est parce que les sociétés occidentales restent plus égalitaires que les nôtres. Qu'il y a eu au XVe siècle cette superbe révolution artistique et intellectuelle qu'on appelle la Renaissance. L'homme se découvre lui-même, il découvre son identité, son visage, son corps, et ce que

suppose l'existence d'une conscience unique et individuelle. L'homme devient le centre de l'univers. Il est maître de son destin. Tout comme c'est le désir, conscient ou inconscient, de ces hommes qui tentent de traverser le détroit au risque de leur vie.

T.H. : Ce n'est pas pour trouver l'Eldorado ?

N.M. : Ils savent très bien que l'Eldorado n'existe pas. La télévision par satellite est partout dans le monde. On a tous vu les récentes

émeutes dans les banlieues françaises, ou les violences racistes d'El Ejido en Espagne. Malgré cela, je n'ai jamais rencontré un Algérien me dire qu'il rêve de s'installer en Arabie Saoudite, et pourtant c'est un pays riche et musulman. Riyad sait très bien qu'il ne retrouvera jamais son père. Et Baya sait parfaitement ce qui l'attend.

T.H. : Quand je t'entends parler ainsi, un homme au centre du monde, je ne peux



pas ne pas penser au film de Pasolini, *L'Évangile selon Saint Matthieu*, un film dédié à Jean XXIII. Dans *Délíce Paloma*, on apprend la visite de ce pape aux thermes. Et surtout l'apparition de la sœur de Paloma enceinte, qui fait référence à l'apparition de la Vierge dans le film : même décor, même physique d'actrice. Il y a aussi une fresque à la fontaine des thermes représentant Saint Jean-Baptiste et une toile dans le salon d'Algérie avec la Sainte Famille. Quel est ton lien à toute cette culture ?

N.M. : Je peux aussi te dire qu'il y a dans *Délíce Paloma* d'autres références, entre autres au film de Monteiro, *La Comédie de Dieu*. Je vois par ta question ce qui semble te troubler en tant qu'Algérien. L'islam est une religion abrahamique qui prend en compte les autres révélations monothéistes. L'univers du catholicisme ne nous est donc pas étranger, ni sa pratique. Dans notre Islam populaire, organisé autour du culte des saints, Jean-Baptiste, Sidi Yahya, a pleinement sa place. Tu parlais de mon style qui s'affirme avec ce film. Je ne sais pas si c'est un style, mais ma passion me pousse à m'emparer de toute forme, tout matériau, qui me paraît nécessaire à la réalisation d'un film. Le cinéma, art populaire, tisse une tapisserie de références culturelles, mythiques, religieuses, qui donnent sens au film. Le spectateur est libre de dénouer et recomposer en puisant dans sa propre existence. ■



Tewfik Hakem est journaliste et producteur à France Culture.



LES OISEAUX D'ALGER

« Vous entendez !
Des chardonnerets. »

Dans *Délice Paloma*, Riyad élève des oiseaux. Il perpétue ainsi une vieille tradition. À Alger, on aime la compagnie des oiseaux chanteurs depuis toujours. Le chardonneret, *el maqnine* en algérois, est l'oiseau le plus prisé pour sa beauté et surtout son chant. Un chant indispensable à l'univers sonore d'Alger, un chant qui a marqué et inspiré depuis des siècles les poètes et les chanteurs du pays. On tient encore des concours de chants de chardonneret. Sa réputation d'oiseau fier fait dire que lorsqu'il est battu au chant, il se vexe, arrête de respirer, et se met en boule, *ibouli*. Certains d'entre eux pousseraient « le boulage » jusqu'à la mort. Le mulèt, issu d'une mère canari et d'un père chardonneret, est plus beau et meilleur chanteur, mais comme son nom l'indique, il ne peut se reproduire. Actuellement, sur le marché des oiseaux, un beau chardonneret peut atteindre les 50.000 dinars (500 euros).



MUSIQUES

Tewfik Hakem - Dans tous tes films, tu accordes une place importante à la musique, et surtout au raï. Dans *Délice Paloma*, chaque chanson peut illustrer un personnage, une situation. C'est même une chanson qui déclenche les souvenirs de Mme Aldjéria : « *Je pense à toi Paloma* ». Nadir Moknèche : Il y a d'abord la musique originale qui est composée en grande partie avant le tournage. Pierre Bastaroli, avec qui je collabore depuis *Viva Laldjérie*, s'inspire des personnages sur scénario avant de voir les images. Et puis, il y a le raï. Le titre original de la chanson de Paloma est « *Je pense à toi, je pense* », une chanson de Houari Dauphin, du nom du cabaret oranais où il a débuté. Il raconte sa passion pour une fille particulière, une fille

pas comme les autres, un peu comme Paloma. Le nom Paloma vient lui-même d'une chanteuse raï : Fatiha Paloma.

T.H. - Pourquoi en particulier le raï ?

N.M. : Le mot raï veut dire à la fois avis, opinion et désir. C'est l'expression de l'individualité dans une société où le clan doit l'emporter. Suivre uniquement son raï peut conduire à l'isolement, à se mettre au ban. J'ai commencé à écouter cette musique dans les années 80 avec cette chanson qui disait : « *Rejoins-moi dans ma cabane et s'ils te surprennent, je te cacherais sous mon abondante chevelure* ». Le « ils », ce sont tous ceux qui les empêchent de s'aimer. Il n'y a pas plus fort que le raï pour exprimer cette souffrance du manque d'amour, cette incapacité au bonheur... Actuellement le raï est la seule véritable expression populaire qui traduit sans détour la personnalité algérienne.



T.H. : Et qui casse les tabous ! Ce n'est sûrement pas tout à fait anodin, si tu as pris Cheb Rafik dans ton film ?

N.M. : Cheb Rafik interprète le répertoire de Cheb Abdou, grande figure du raï grivois. C'est lui qui a lancé en plein milieu des années de violence : « *Ma tente est en feu, qu'on ramène les pompiers, la gendarmerie, la protection civile.* » Sachant que la tente peut être aussi le sexe féminin... Pour moi le raï est plus qu'une musique, c'est une manière d'être, une philosophie de vie. Il faut être un raïman pour s'émouvoir à l'écoute d'un

appel à la prière et aussitôt aller boire une bière. C'est ce qui me lie à Biyouna. Être un raïman. Je sais qu'en l'installant au bar et en lui faisant écouter « *Mazel kayen l'espoir* » (il y a encore de l'espoir), chanson du défunt Hasni, elle va se mettre à pleurer. Pas besoin de direction d'acteur. ■





BIYOUNA

BIYOUNA est née dans le quartier populaire de Belcourt au sein d'une famille citadine d'Alger. Dans les années 60, la petite Baya, ou plus affectueusement Biyouna, dansait dans des orchestres féminins et dans des prestigieux cabarets de l'époque tels « Le Copacabana » ou « Le Koutoubia ». En 1972, à l'âge de 19 ans, Biyouna décroche par hasard un petit rôle dans le cultissime **EI-Harrik**, un feuilleton télévisé adapté de deux romans de Mohamed Dib (*L'Incendie* et *La Grande Maison*). Le succès du feuilleton est immense en grande partie grâce à la gouaille de Fatma, le personnage que la jeune Biyouna interprète avec un naturel alors encore inédit sur les écrans algériens.

C'est ainsi que Biyouna, la danseuse des cabarets, devient une icône populaire, plus célèbre que sa diva de sœur, la chanteuse Faïza. Le personnage de Fatma, la *touaychia*, fille espiègle et déconneuse, va lui coller à la peau. Cantonnée dans le registre comique, Biyouna attendra longtemps avant qu'on lui propose un rôle dans un registre différent. Ce sera en 1999, dans *Le Harem de Mme Osmane*, le premier film de Nadir Moknèche.

*« Non seulement Nadir m'a permis de sortir du rôle de la grande nouille sympathique parce que drôle, qui me collait à la peau, et du monde des sketches où je tournais en rond depuis des lustres ; mais il m'a aussi permis de sortir pour la première fois d'Algérie. J'ai découvert la France, puis le Maroc. Je savais qu'il était fan de la Fatma du feuilleton EI-Harrik, qu'il regardait enfant à la télé, mais je me demandais si moi en tant qu'actrice j'allais lui plaire. Le Harem de Mme Osmane, c'était le film de mon émancipation ! Je sortais d'Algérie où je vivais une période difficile, et je me suis retrouvée face à Carmen Maura dans un film dramatique. Enfin quelqu'un qui ne voyait pas en moi que la comique de service, enfin la chance se présentait pour me permettre de devenir ce que j'ai toujours rêvé d'être : une comédienne. À cinquante ans, je réalise mes rêves de 20 ans, voilà hamdoullah, Dieu soit loué, ça valait la peine de souffrir (rires...). Depuis, avec Nadir, j'ai tourné **Viva Laldjérie** et bien sûr **Délice Paloma**. En parallèle, j'ai enregistré en France deux albums de chansons **Raid Zone** (Warner Music 2001) et **Blonde Platine dans la Casbah** (Naïve 2006). J'ai fait*



*un spectacle à l'Opéra Comique avec Fellag. J'ai joué le rôle du Coryphée dans **Electre** mise en scène par Philippe Calvario, en compagnie de Jane Birkin. Avec Nadir il y a trois phases de travail. D'abord la phase : « On se laisse aller et on rigole ». C'est quand il est en train d'écrire le scénario. Il vient à la maison, il m'en parle et il m'en fait parler. On sort la nuit, je me laisse aller et lui il s'inspire de tout : de moi et de mes amis, surtout de moi ! Ensuite quand il a terminé d'écrire, c'est la phase : « On se laisse aller, mais on ne rigole plus, on répète ». Pendant deux mois, j'allais le voir les après-midi dans son appartement à Alger, qui se trouvait dans le même immeuble que celui de Mme Aldjéria - ça devait bien l'inspirer ! Un café, et aussitôt répétitions jusqu'à la fin de la journée. Le soir, c'est sorties entre amis, discussions*

*légères et commérages profonds. Nadir me conseille quelques films : **Le Parrain** de Coppola, **Gloria** de Cassavetes, et **Jackie Brown** de Tarantino, que j'ai adoré. Et moi, je lui conseille d'aller voir, dans tel ou tel cabaret, des chanteurs et des chanteuses que j'apprécie. Et puis arrive la troisième phase, le tournage, là c'est... : « On ne se laisse plus aller, on joue ! ». Il nous cite souvent ce proverbe chinois : « Jouer mal, c'est se duper soi-même. Jouer bien, c'est duper les autres. » ■*





NADIA KACI

Tewfik Hakem : Depuis la jeune fille timide, renfermée de *Bab El Oued City* (1994) à l'extravagante *Shéhérazade*, on retrouve toujours la même problématique de la femme algérienne, à savoir le statut de la femme dans une société patriarcale et musulmane.

Nadia Kaci : Ce n'est un secret pour personne de dire que la condition féminine dans les pays musulmans est un problème récurrent. Avec le cinéma de Nadir, on a affaire avant tout à des individualités, à des personnalités. Et c'est un bonheur pour moi en tant qu'actrice. Dans *Le Harem de Mme Osmane*, La Rouquine est une femme pragmatique. Elle accepte à certaines conditions d'être une seconde épouse. Dans *Viva Laldjérie*, Fifi est frivole. Elle est dans la joie et la légèreté. Elle aime sa vie et la mène au jour le jour sans trop se poser de question. *Shéhérazade*, elle, est dans un questionnement constant sur son devenir. Elle souffre en cachette. C'est en cela qu'elle est très algérienne. J'ai bien aimé que le point de départ de ce personnage soit une femme errante, tellement démunie, qu'on croit qu'elle a perdu la raison. Et comme tous ces petites gens, elle est très reconnaissante envers celle qui l'a sortie du « square ». Elle met toute son énergie pour réaliser le rêve de Mme Aldjéria. Tu vois bien, on est loin des clichés de la femme arabe.

T.H. : En plus tu es rousse dans le film. Nadir parle souvent de ta beauté botticellienne. Ce n'est sûrement pas l'image qu'on se fait d'une Algérienne. Comment

as-tu abordé le personnage ?

N.K. : Certains réalisateurs aiment que leurs personnages ressemblent aux comédiens ou plutôt, à l'image qu'ils s'en font. Avec Nadir ce n'est pas le cas. Transformer un acteur ne lui fait pas peur. Au contraire, il adore. Ça tombe bien, moi aussi. On s'est beaucoup amusé à travailler sur le look de *Shéhérazade*. Dans les cabarets d'Alger, on voit beaucoup de filles en cuissardes par exemples. Et puis, les dialogues de *Shéhérazade* m'habitaient de façon assez obsessionnelle.

T.H. : L'amour d'une prostituée avec un intégriste, est-ce plausible ?

N.K. : En amour, tout est possible. *Shéhérazade* a peut-être le sentiment que cette forme de liberté qu'elle vit n'est pas réelle. Elle a besoin de se sentir en conformité avec ce que notre société attend d'une femme. Elle est aussi en quête d'une sécurité spirituelle et amoureuse. Et puis, c'est une histoire d'amour entre un homme et une femme. ■

Nadia Kaci est née à Alger. Elle vit à Paris depuis une quinzaine d'année.

Cinéma : *Délice Paloma* de Nadir Moknèche • *Les suspects* de Kamal Dehane • *Viva Laldjérie* de Nadir Moknèche • *Tirésia* de Bertrand Bonello • *Nationale 7* de Jean-Pierre Sinapi • *Le harem de Mme Osmane* de Nadir Moknèche • *Ça commence aujourd'hui* de Bertrand Tavernier • *Tunisiennes* de Nouri Bouzid • *Douce France* de Malik Chibane • *Bab El-Oued City* de Merzak Allouache • *Sogdiane, royaume des Dieux* de K. Shirmo.



AYLIN PRANDI

Délice Paloma est son premier rôle au cinéma.



DANIEL LUNDH

Au cinéma :

Délice Paloma de Nadir Moknèche
O'Jerusalem de Eli Chouraqui
The Statement de Norman Jewison
Weekend in Venice de Thierry Harcourt



LYES SALEM

Au cinéma :

Délice Paloma de Nadir Moknèche
Banlieue 13 de Pierre Morel
Alex de José Alcalá
A ton image de Aruna Villiers
Filles uniques de Pierre Jolivet
Les boys, Les girls, Eva de François Gérard
Rendez-vous in Samarkand de Tim Bridwell
L'école de la chair de Benoît Jacquot
Cuisine américaine de Jean-Yves Pitoun



FADILA OUABDESSELAM

Au cinéma :

Délice Paloma de Nadir Moknèche
Viva Laldjérie de Nadir Moknèche
L'innocence à vendre de Hamza Belhadj
Les expulsés de Omar Chouchane
La dernière solution de Rachid Ben Allal
Les ailes brisées de Rochd
Mimezrane de Ali Mouzaoui

ACTEURS PRINCIPAUX

Zineb Agha / Madame Aldjéria.....	Biyouna
Shéhérazade / Zouina.....	Nadia Kaci
Paloma / Rachida.....	Aylin Prandi
Riyad.....	Daniel Lundh
Mina.....	Fadila Ouabdesselam
Maitre Djaffar.....	Lyes Salem
Baya.....	Nawel Zmit
Monsieur Benbaba.....	Abbes Zahmani
Madame Benbaba.....	Attica Guedj
Madame Bellil.....	Hafsa Koudil
Monsieur Bellil.....	Ahmed Benaïssa



LISTE TECHNIQUE

Réalisation et Scénario.....	Nadir Moknèche
Collaboration artistique.....	Nicolas Deletoille
Consultant.....	Jacques Mérienne
Producteurs délégués.....	Bertrand Gore - Nathalie Mesuret
Co-producteur.....	Yacine Laloui
Image.....	Jean-Claude Larrieu (AFC)
1 ^{er} Assistant réalisation.....	Nicolas Cambois
Son.....	François Waledisch
Montage image.....	Ludo Troch
Montage son.....	Benoît Hillebrant
Mixage.....	Jean-Pierre Laforce
Décor.....	Johann George - Sabine Delouvrier
Costume.....	Paule Mangenot
Scripte.....	Zoé Zurstrassen
Musique originale.....	Pierre Bastaroli
Casting.....	Aurélie Guichard - Karine Bouchama
Directeur de production.....	Richard Allieu

Une production **Sunday Morning Productions**, **Arte France Cinéma**, **Laïth Média** (Alger), avec la participation du **Centre National de la Cinématographie**, de **Canal+**, de **Cinecinema**, du **Ministère de la Culture «Alger, Capitale de la Culture Arabe 2007»**. En association avec **Poste Image**. Développé avec le soutien de **la Procirep**, de **l'ANGO-A-GICOA**, du **Programme MEDIA de l'Union Européenne**. Distribution & ventes internationales **Les Films du Losange**

LISTE DES MUSIQUES

MUSIQUE ORIGINALE

Pierre Bastaroli



MUSIQUES ADDITIONNELLES

« JE PENSE A TOI PALOMA » (Aziz Kourballi)
interprétée par Nawel Skandar et Cheb Rafik

« AÏN EL ZARQA » (Reda Doumaz)
interprétée par Naïma D'ziria

« L'ALLEMANIA »
interprétée par Cheb Ghazi

« CHRIFI HASTA LA VISTA » (Mouffok Bilal)
interprétée par Cheb Rafik

« KELMAT EL HOB »
interprétée par Cheb Rafik

« KI N'DILIH » (Cheb Abdou)
interprétée par Cheb Rafik

« HABIBI YA AÏNI » (traditionnel)
interprétée par Haim Moshe

« QOLOU LI NASS » (Mahboub Bati)
interprétée par Naïma D'ziria

« YOUM WARA YOUM »
(Cheb Mami / Samira Saïd)
interprétée par Cheb Mami et Samira Saïd

« MAZEL KAYEN L'ESPOIR » (Cheb Hasni)
interprétée par Nawel Skander

« LA MAN » (Marie Moör / Christophe)
interprétée par Biyouna et Christophe

► Bande originale du film disponible chez **naïve**



NADIR MOHNECHE

Longs métrages :

2007 • *Délice Paloma*

2004 • *Viva Laldjérie*

2000 • *Le Harem de Mme Osmane*

Courts métrages :

1995 • *Jardin*

1994 • *Hanifa*



*Mme Aldjéria
Vous Arrange Ça
Tél: 070 11 65 26*

► **SORTIE LE 11 JUILLET 2007**